

# Parcours Mage, thème « Dark fantasy et romance paranormale » Ancêtres prestigieux, contemporains flamboyants : notre « legendarium » !

Isabelle-Rachel Casta

Comme nous avons commencé à l'évoquer dans notre premier rendez-vous, la romance paranormale s'actualise dans la « bit lit » (éditions Bragelonne, collection Milady...) avec des cycles, des héroïnes et des atmosphères particulièrement « suggestives », ou carrément « érotiques » (Anita Blake, l'héroïne de Laurell K. Hamilton, s'accouple indifféremment avec des métamorphes ou des vampires...). En plus « fréquentables », on trouvera « Queen Betsy », de Mary Janice Davidson, dont la devise (regrettée) est : « *Vampire et célibataire* »... tandis que Jeaniene Frost nous initie aux sombres troubles de sa « chasseuse de la Nuit » dans *Au bord de la tombe*, par exemple. La romance peut se colorer, certes, de rose dragée, mais elle est le plus souvent sacrament noire et... poivrée ! Le cadre qui lui convient le mieux demeure, comme dans les romans de Cassandra Clare, des décors urbains relativement « réalistes », mais traversés presque immédiatement des horreurs et des séductions de mondes parallèles ou alternatifs : la fantasy urbaine.

## Une riche production *steampunk* post-vernienne

Mais ces avatars ne doivent pas occulter les origines mêmes du genre, c'est-à-dire la littérature spéculative post-vernienne, science-fiction ou gothique et néogothique urbaine, qui concerne aussi bien le curieux Jean de la Hire<sup>1</sup> que Gustave Le Rouge ou le Belge Jean Ray, aussi connu pour son chef d'œuvre de l'étrange *Malpertuis*, que pour sa série déjantée et éblouissante d'inventivité et de désinvolture : *Harry Dickson, le Sherlock Holmes américain*. Voici d'ailleurs ce qu'en dit son plus grand spécialiste, Arnaud Huftier : « *Les frontières génériques peuvent par conséquent éclater, puisque l'auteur situe comme principe même de ces aventures une équivalence entre le caractère irraisonnable du criminel et le côté surnaturel, le tout étant de trouver chez ces malfaiteurs une construction « raisonnée » du crime* » (p. 291, opus Jean Ray, *L'alchimie du mystère*, Encreage, Amiens, 2010, in biblio).

Quelques mots suffiront aussi pour situer les fantaisies urbaines véhiculées par Gaston Leroux et Gustave le Rouge, qui charment les lecteurs avec *La poupée sanglante* (Leroux) et le *Mystérieux Docteur Cornelius* (Le Rouge) ; d'abord donnons un bref aperçu de l'automate sanglant : le repentir « paternel » de l'horloger Norbert – car Gabriel l'automate a enlevé sa

---

<sup>1</sup> On pourra lire l'article que je lui consacre dans *L'Encyclopédie du fantastique*, coordonnée par Valérie Tritten sur une idée de Pierre Brunel, éditions Ellipses, Paris, 2010 : « La Hire Jean de », p. 485-486, et enchaîner sur « Le Rouge Gustave », op. cit. pp. 511-512.



fille - contamine la fierté « scientifique » de la réussite technique ; son neveu, fiancé à Christine, n'arrive pas à renoncer tout à fait à son triomphe d'inventeur, et leur dialogue témoigne de ce dilemme : « - *Tais-toi !... Tais-toi !... je comprends, je comprends trop !... mais Christine !... Ah ! qu'avons-nous fait ?... qu'avons-nous fait, mon Jacques ?...* » Et le vieil horloger se prit à pleurer. « *Vois-tu, Jacques, nous sommes maudits !... Il n'est pas permis à l'homme de faire revivre ce qui est mort !...* » « *Alors, mon oncle, marchons comme les animaux, les yeux éternellement fixés sur la terre... et broutons !...* »<sup>2</sup> ».

La jeune femme, amoureuse sans se l'avouer de l'automate dont elle a dessiné le visage, vit dans la terreur d'une confrontation entre son fiancé l'ingénieur Jacques Cotentin et la créature elle-même, douée d'une force colossale : « *Le pas de la statue du Commandeur n'apporta pas plus d'effroi à Don Juan, à l'heure où tout se paye, que le bruit du pas de Gabriel ne versa d'épouvante au cœur de Christine, [...]. Christine avait-elle été moins coupable que le prince des libertins ? Plus que le grand cynique, n'avait-elle pas foulé aux pieds les lois divines et humaines ?* »<sup>3</sup> ».

Quant au *Mystérieux Docteur Cornelius*, il est riche en scènes paroxystiques, où le « méchant » Baruch Jorgell prend littéralement la place du « gentil » Harry Dorgan, en se conditionnant mentalement et physiquement à entrer dans la peau d'un autre : « *C'était quelque chose de terrible que ce fantôme phonographique se démenant tout noir sur la toile blanche, pendant que Baruch, la face crispée, s'évertuait à reproduire exactement toutes ses attitudes. De temps en temps, les frères Kramm faisaient subir à leur complice une sorte d'examen. [...]* – *Encore quelques jours de travail consciencieux et vous serez complètement Dorganifié*<sup>4</sup> ».

Le remords et la terreur, l'agitent lui, bien plus que les chirurgiens dévoyés, absolument insensibles au moindre scrupule : « *Quand, avec le soir, se produisaient les énervements de la fatigue et qu'il lui arrivait de se regarder dans la glace, il se rejetait en arrière avec épouvante. [...]* – *Arrière, fantôme ! s'écria-t-il en claquant des dents. Et, blême d'épouvante, il s'empressait de couvrir la glace ou de la tourner contre le mur*<sup>5</sup>. »

Il serait injuste de négliger un dernier – ou plutôt « deux » derniers – grands ancêtres, en l'espèce : Souvestre et Allain, les auteurs de *Fantômas*, lui aussi antihéros d'un Paris d'apaches, de voyous et d'exactions proprement extraordinaires... L'irruption des « romans de la vitesse » (on n'a jamais autant roulé en voiture, pris le Transatlantique, sauté dans un

---

<sup>2</sup> Gaston Leroux, *La Poupée sanglante*, tome 2, *La Machine à assassiner*, Le Livre de poche, Paris, 1976, p. 66.

<sup>3</sup> Gaston Leroux, *La Poupée sanglante*, op. cit., p. 159.

<sup>4</sup> Gustave Le Rouge, *Le Mystérieux docteur Cornélius*, tome 1, Union Générale d'Édition, 10/18, Paris, 1975, p.268.

<sup>5</sup> G. Le Rouge, *Le Mystérieux docteur Cornélius*, op. cit, p. 269-270.



train, voire navigué en sous-marin... que dans l'immédiate avant-guerre) permet de désingulariser une littérature balzacienne, jusque-là majoritairement tissée de « types » humains fouillés et dotés de psychologie et de caractères exceptionnels forts. C'est tout le contraire avec Fantômas : sa psychologie est « sauvage » (vouloir, prendre, et disparaître), ses traits irreconnaissables, sa capacité d'action fulgurante – au point qu'on en perçoit plus les conséquences que le procès. L'individuel est donc disqualifié, et l'agir pur réhabilité ; nous atteignons là une forme d'abstraction littéraire – un espace de circulation des œuvres, créées puis reçues, puisque la vitesse<sup>6</sup> acquise par l'écriture reflète la vitesse endémique de la diégèse. Un an après le *Fantôme de l'Opéra* de Gaston Leroux<sup>7</sup>, l'ombre envahit les *loci* de la fiction, et d'Arsène Lupin en frac au docteur Cornélius ricanant dans son laboratoire, c'est toute une population malfaisante qui éclot pour jouir sans pudeur d'un monde devenu proie.

Pour (ne pas) définir la littérature, Borges parle de « mystère esthétique » ; ce serait en effet l'une de nos clefs de lecture pour Fantômas : un « *mezzo termine* » entre une réalité épistémologique – l'Histoire – et une vérité existentielle, la littérature. Toujours montré comme le disrupteur, le destructeur aveugle, le bandit masqué se plaît aussi à rassembler, pour mieux les maîtriser et les vider de leurs substances, des états du monde qui généralement ne se rencontrent pas : un cirque, une princesse, des frères ennemis, un train perdu, un mort en cavale... ce moment climatérique où sont mis en présence des antagonismes irréconciliables crée la tension romanesque, propre à l'*urban gothic*.

Enfin, ces « grands ancêtres » ont aussi d'originaux épigones, tel le bédéiste Tardi qui dessine avec Adèle Blanc-Sec une héroïne attachante de « *steampunk* » et gothique urbain : elle doit en effet (entre autre) retrouver un ptérodactyle ressuscité par un « savant fou » et qui terrorise le Paris de la Belle époque (1912)... comme on peut le découvrir dans le film réalisé par Luc Besson en 2010, *Les Aventures extraordinaires d'Adèle Blanc-Sec*, avec Louise Bourgoin.

### **L'héritage du fantastique urbain**

Que ce soit pour la confrontation entre les magies blanche et noire de Dumbledore et de Voldemort dans le ciel de Londres, ou pour le curieux Musée d'histoire naturelle d'où s'échappe l'oiseau préhistorique d'Adèle Blanc-Sec, le décor, moderne mais traversé de passages mystiques et de forces insoupçonnées, est une donnée essentielle de la fantasy urbaine

---

<sup>6</sup> C'est en 1899 que la première voiture électrique roule à 105 km/h... de quoi laisser Fantômas sur place !

<sup>7</sup> Notons d'ailleurs que 1910 voit aussi naître un autre chef d'œuvre de Leroux, *Le Roi Mystère*, réécriture flamboyante et mélancolique du *Monte-Cristo* de Dumas...



Au rayon grand-guignolesque, on ne peut faire l'économie de *Abraham Lincoln : chasseur de vampires*, le film de Timur Beckmambetov (2012), ou de *Abraham Lincoln contre les Zombies* (Richard Schenkman), qui exploitent la veine du burlesque urbain « noir » et horrifique, en opposant des personnages historiques avérés à des monstres surnaturels... dans la tradition steampunk d'Alan Moore et de Kim Newman.

Citons aussi l'étonnant *Whitechapel* (GB, Ben Court et Caroline Ip, 2010), qui rappelle le mythe de Jack l'éventreur pour mieux en montrer les modernes et glaçants « copycats », ces imitateurs maléfiques qui mettent évidemment en fureur le capitaine Chandler, placardisé à Whitechapel et impuissant à prévenir les nouveaux délits que semble secréter le vénéneux quartier aux relents infects. Même atmosphère dans le film de James McTeigue, *L'ombre du Mal* (USA, 2012), où la police de Baltimore (1849) fait appel à Edgar Poe lui-même (John Cusack) pour déjouer les plans diaboliques d'un admirateur trop zélé, devenu serial killer par passion pour le Maître... et ajoutons aussi *Ripper Street*, la série britannique de Richard Warlow (2012), qui comme son nom l'indique, mêle mystère sanglant, début de la médecine légale et de l'anthropométrie et hantise urbaine. L'ombre des « détectives de l'étrange », ces héros qui, de Jules de Grandin (Seabury Quinn) à Hesselius (Sheridan le Fanu) et de Thomas Carnacki (William H. Hodgson) à Henri Bencolin (J. Dickson Carr), ont essaimé dans les « mixtes » policiaro-horrifico-fantastiques, rôde de toute évidence derrière ces créations sérielles et filmiques.

Quant aux *Guerriers de la Nuit* (Walter Hill, USA, 1979), l'atmosphère gothique de cette réécriture de *L'Anabase* de Xénophon, qui suit les « Warriors » de la plage de Coney Island aux bas-fonds du Bronx, aller puis retour, a beaucoup impressionné la critique, qui y lit la réarticulation de la bataille de Cunaxa avec les légendes proprement urbaines qui courent sur New York ; l'antiquité gréco-latine informe d'ailleurs un grand nombre d'œuvres de *space opera* comme de fantasy, en témoignent par exemple l'errance meurtrière du jeune Anakin Skywalker dans *Star Wars*, en passe de devenir Dark Vador, parcourant Coruscant et Mustafar comme autant d'étapes vers l'enfer...

Mais la palme de l'héritage dicksonnien est sans doute remportée par *Arrow*, la série américano-canadienne de Greg Berlanti, d'après le comic *Green Arrow*... Un héros torturé, Oliver Queen, obligé de se dissimuler pour mener à bien sa tâche de justicier, règle ses comptes à coups de flèches, comme les archers médiévo-renaissants, au sein de la puissante cité « Starling City »... Tout est parfait dans cette fantaisie urbaine ténébreuse et fataliste, comme dans la série *Sleepy Hollow*, où Ichabod Crane traque, dans notre temps, le cavalier qu'il a décapité deux siècles avant : propulsés dans notre présent, les deux ennemis nous assènent une dose de « fantastique gothique » plutôt massive !



## Romance paranormale : l'amour fou en noir et rose

Un peu à l'écart de ces héros maudits, se déploient les méandres et les tourments des idylles adolescentes transgenres, trans-espèces, que l'on pourrait résumer par : le parcours « du monstrum au novum ». Si la sentimentalité prévaut le plus souvent, il y a aussi, nous l'avons dit, des *corpora* plus sombres, aux passions empêchées et violentes...

En rose...

Pour commencer par un objet mineur mais attachant, citons l'étrange série *Drop Dead Diva* (Josh Berman, USA, 2013), qui frôle le fantastique tout en respectant les codes du soap : curieux cocktail où l'âme d'un mannequin se retrouve transférée dans le corps beaucoup plus dodu d'une avocate à la Ally McBeal ! Plus sérieusement, en terme d'engouement et de succès public, il semblerait que sonne la fin de la partie pour des produits comme *Les Ames vagabondes*<sup>8</sup> ou *The Mortal Instruments*... au niveau des films : les romans « cartonnent » toujours, mais la « mise en images » pourtant soignée et inventive qui en est faite déçoit, et peine à pérenniser un public saturé, visiblement, de guimauve réitérée... sur fond d'un New York toujours rempli d'affrontements surnaturels entre néphilims, métamorphes, chasseurs d'ombres, sorciers... tous plutôt jolis à regarder, certes, mais trop interchangeable !

Est-ce au fond si différent des *Witches of East End*, ces 3 « sorcières » mère et filles créées par Maggie Friedman (USA, 2013), qui peuvent parfois passer pour le comble du kitsch post-*Charmed*, ou bien au contraire séduire et convaincre les fans des ex-*Mystères d'Eastwick* ?? En revanche, Ethan et Lena, les amoureux transis de *Sublimes créatures* (roman, mais surtout film de Richard LaGravenese, 2013), ont davantage charmé le public exigeant des romances paranormales, justement parce qu'ils déconstruisent les clichés du genre : lui est sans aucun pouvoir, elle ne se veut pas sorcière mais enchanteresse, et ils fuient tous deux, à leur façon, le milieu « normé/borné » qui est le leur...

En noir...

Le show *Lost Girl* (Michelle Lovretta, Canada, 2012), héritière de *Buffy*... fait trembler pour le sort de celle qui, comme le héros de *Pushing Daisies*, donne la mort par un baiser ; mais le « traitement » de la série *Pushing Daisies* n'est en rien « gothic » ; gorgée de couleurs acidulées et de personnages plutôt loufoques et charmants, c'est vers le *nosense* britannique qu'elle louche. Rien à voir avec Bo, la « lost girl », héroïne sensuelle et bisexuelle (Anna Silk), qui a beaucoup étonné le monde des sériophiles, car elle joue sur tous les codes : dark fantasy, extra-terrestre, mais aussi atmosphère homo-érotique avec des scènes de prison pour femmes/fées très suggestives !

---

<sup>8</sup> Andrew Niccol, avec Diane Kruger et Saoirse Ronan.



En conclusion, j'aimerais seulement faire résonner la voix du critique Denis Labbé : « *La dark fantasy est un genre qui combine un merveilleux accepté à des éléments horrifiques. (...) Certains récits de Clive Barker basés sur un merveilleux noir jouent aussi sur les codes de la « dark fantasy», comme c'est le cas pour les séries télévisées Buffy contre les vampires et Angel. (...)*<sup>9</sup> »

Nous ajouterons pour notre part que c'est dans la fidélité renouvelée aux grands anciens, auxquels il faudrait encore adjoindre Edgar Poe, Jules Verne lui-même, Maurice Renard et tant d'autres... que s'opère le mieux la jonction entre l'émotion d'un amour interdit et l'inquiétante étrangeté d'une ville aux mystères oppressants.

**Isabelle-Rachel Casta**

---

<sup>9</sup> Denis Labbé, article « Fantasy », pp. 289-291 in *Encyclopédie du fantastique*, Ellipses, dir. Valérie Triter, 2010, p. 291.

